

ARTS ET LETTRES

Association Nouvelle revue théologique | « Nouvelle revue théologique »

2020/1 Tome 142 | pages 124 à 128

ISSN 0029-4845

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-nouvelle-revue-theologique-2020-1-page-124.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Association Nouvelle revue théologique.

© Association Nouvelle revue théologique. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

BIBLIOGRAPHIE

ARTS ET LETTRES

FOSSION A. s.j., LAURENT J.-P. s.j., GABRIEL T., **Dire saint Jean**. Analyses, écritures, peintures. Pour penser, pour prier, pour désirer, Namur, Lumen vitae, 2018, 18x24, 96 p., 25 €. ISBN 978-2-87324-592-4.

Les deux auteurs jésuites unissent leurs forces pédagogiques respectives, orientées vers la catéchèse pour l'un, vers la linguistique pour l'autre, afin de mettre en valeur vingt péripécies tirées du quatrième évangile, depuis le Prologue (Jn 1) jusqu'à la rencontre au bord du lac (Jn 21). Ils sont très heureusement rejoints par une femme, une artiste, Thérèse Gabriel, qui, à chaque texte commenté, ponctue leur prose (mais peut-être faudrait-il dire leur poésie?) de tableaux en pleine page où l'abstraction des formes permet un jeu libre de couleurs qui attirent le regard en prolongeant la méditation. L'analyse des textes dégage bien le caractère pascal de la symbolique johannique : du vin-boisson au vin-signé à Cana, du pain-farine au pain-signé à Capharnaüm... Des courtes phrases reprennent le texte de Jean en l'enchaînant dans d'autres références bibliques, dessinant ainsi chaque fois, elles aussi, un tableau qui parle de la vie : celle de Jésus, la nôtre. Un seul exemple, au commentaire du lavement des pieds : « La charité, c'est d'être à la disposition des autres avec la discrétion du manteau posé sur une chaise. » Un livre à méditer un petit peu à la fois, pour penser, pour prier, pour désirer. — X. Dijon s.j.

GUILLON P., **La couleur pure**, Paris, Ad Solem, 2019, 13x21, 96 p., 14,90 €. ISBN 978-2-37298-108-8.

C'est la senteur délicatement enivrante d'un voyage en Italie pour l'amatteur d'art qui commence cet ouvrage poétique, quatrième de son auteur. Paul Guillon, professeur mais aussi conférencier en histoire de l'art, nous y conduit en connaisseur au regard sûr tout en laissant cependant l'ordinaire briser une admiration qui serait trop normée et convenue : la miniature d'un tableau se trouve ainsi parfois vivante, assise sur la plage d'à côté, et nous fait sourire du décalage engendré. Car c'est bien la vie qui est au cœur de cet ouvrage, en de nombreux événements ténus de la vie quotidienne, qui, travaillés à l'écrin poétique, se livrent en autant de gemmes lumineuses.

Les poèmes sont souvent brefs, jouxtant le style poétique des haïkus mais c'est que le silence a ici toute sa part, à côté du babil de ses enfants que le poète se plaît à peindre à son tour dans la seconde partie, du silence contemplatif des épisodes bibliques évoqués ou encore des bruits dissonants des machines. La dernière partie est empreinte de gravité mais c'est parce que la mort rôde et que la voix poétique semble s'amuïr pour finalement, paradoxalement, se retrouver. Derrière la légèreté apparente de ces textes transparait ainsi une forme d'art poétique, ouvrant l'ordinaire par l'intérieur pour ouvrir à la vie, et le texte et son lecteur. — I. Payen de la Garanderie o.v.

GABRIEL (Archimandrite), **Le Regard du Ressuscité**. Une autre approche de l'icône, Le Coudray-Macouard, Saint-Léger, 2017, 16x24, 264 p., 20 €. ISBN 978-2-36452-274-9.

Sauf quelques ouvrages classiques, comme ceux de Léonide Ouspenski, on peut noter l'absence regrettable d'ouvrages qui permettent de mieux com-

prendre la théologie de l'icône. Ce livre contribue, de ce fait, à l'élaboration d'une pensée théologique sur l'icône. Il reste néanmoins un ouvrage introductif et personnel. Le lecteur pourra notamment regretter le rôle insignifiant joué par le Ressuscité, et trouvera étrange, voire étonnant, le lien réalisé entre le Linceul de Turin et l'icône. — A. Pérez

GROSOS P., **L'artiste et le philosophe**. Phénoménologie des correspondances esthétiques, Paris, Cerf, 2016, 14x21, 272 p., 19 €. ISBN 978-2-204-10888-1.

Campés dans l'introd., l'objectif, les caractéristiques et la rareté de la démarche adoptée, cinq chap. cherchent à établir une communauté d'expérience et ainsi d'éléments vécus unissant l'œuvre artistique et un regard philosophique particulier. Cherchant à dépasser la connaissance des œuvres et à se soustraire à tout contexte ou histoire, la manière dont les œuvres se donnent à voir vise le moment où l'observateur se voit face à une œuvre le conduisant à expérimenter un réel d'une grandeur telle que le temps paraît céder à l'espace.

Le lecteur se demandera ce qui sépare la recherche des influences trouvées chez l'artiste d'une rencontre avec l'œuvre offrant des correspondances avec une matière philosophique rapprochée d'une œuvre. Seule la mise en présence de l'œuvre dans une posture non réductrice paraît ouvrir à la possibilité de rejoindre la démarche phénoménologique proposée par l'A. sans entrer dans une simple expérience esthétique pour toucher le réel. Reste que la supposition de la possibilité de correspondances entre un auteur philosophique et une œuvre en peinture, en musique ou en sculpture, est peu discutée. Par conséquent, les distinctions par domaine sont peu avancées.

Enfin, si la brève conclusion insiste sur l'apport théorique de Maldiney favorisant l'approche développée, elle

aurait pu soulever davantage les distinctions à opérer ou les rapprochements à envisager dans la recherche de correspondances entre des textes philosophiques et des productions artistiques choisies par l'A. Par ailleurs, le caractère aléatoire de la sélection proposée dans l'aire de familiarité de l'auteur ouvre certainement à d'autres combinaisons. De même, l'ouverture à d'autres types de productions (photographie, cinéma, par exemple) ouvrirait à des réflexions nouvelles faisant entrer l'expérience des correspondances davantage dans le monde contemporain. Enfin, le lecteur regrettera l'existence du doublon de 4 des œuvres proposées qui peuvent laisser penser à l'absence de 4 autres. — A. Evrard s.j.

HADEWIJCH D'ANVERS, **Les chants**, éd. V. Fraeters et F. Willaert avec une reconstitution des mélodies par L. P. Grijp, préf. J. Darras, trad. D. Cunin, Paris, Albin Michel, 2019, 15x24, 416 p., 24 €. ISBN 978-2-226-44107-2.

Moins connus que les chants de l'âme d'Hildegarde de Bingen, les 45 *Liederen* ou « poèmes strophiques » de la béguine Hadewijch d'Anvers (XIII^e s.) ont été patiemment reconstitués et traduits du moyen-néerlandais. On ne les connaissait comme tels que depuis le XIX^e s., bien que les manuscrits les plus anciens (conservés à Bruxelles) datent de la première moitié du XIV^e s. La spiritualité de la Brabançonne est une mystique de l'amour, mais attention, ici « l'amour n'est pas tant un sentiment qu'une force effective, quoique invisible, qui domine toute la création ». Dans les termes de l'amour courtois, dont s'inspire Hadewijch, l'amant (le croyant) se met au service de la *minne*, personification féminine de l'amour. Or le Christ, celui de la révélation scripturaire dont résonnent les allusions bibliques dans les poèmes, est celui qui apparaît dans ces « visualisations chargées d'affecti-

vité» (p. 27-29). Au fond, chant après chant, il s'agit de « languir, soupîrer, patienter longuement / après la saison qui est l'amour même / ... / Fierté me conseille de m'attacher / à l'amour au point d'atteindre / un état qui échappe à l'entendement » (chant 31, p. 286) : la *minne* est source de joie dans tous ces chants.

Cet ouvrage remarquable est introduit de façon très didactique et reproduit les poèmes traduits par Daniel Cunin qui offre un majestueux commentaire. Mais, encore, l'éditeur, avec l'aide du Nederlands Letterenfonds et le Vlaams Fonds voor de Letteren, a eu l'excellente idée de proposer la reconstitution mélodique de 13 de ces chants sur un CD disponible avec le livre, chants interprétés par Els Van Laethem, Els Janssens et Agnes de Graaf. — A. Massie s.j.

KURIAN A., **La paroisse était presque parfaite**. Roman, Paris, Quasar, 2019, 13x18, 176 p., 13,00 €. ISBN 978-2-36969-064-1.

Quand on ouvre les premières pages, on se dit un peu rapidement qu'il s'agit de la caricature d'une paroisse bon teint cherchant simplement à promouvoir la nouvelle évangélisation. Et puis les pages se tournent et l'on se prend à sourire : non, cette paroisse Saint-Hugues n'est décidément pas si parfaite que cela.

Utilisant le regard extérieur d'un journaliste athée, Samuel Favre (dont le frère est l'un des dévots de la paroisse), pour décrire ce qui se vit dans celle-ci avec un regard initialement plutôt négatif, on voit bien les limites de toute paroisse et de tout paroissien à voir au-delà de son service, à s'extraire de sa zone de confort. Bref, à aimer son frère. C'est là le véritable scandale dont le journaliste est témoin : médisances et ronronnements tranquilles semblent l'emporter, même si certaines personnalités sont belles et touchantes. Pourtant, le curé, le p. Luc voudrait insuffler un

renouveau mais tout semble chaque fois davantage s'effriter. Le catholicisme est-il décidément si peu attrayant ?

Et puis, les uns et les autres tiennent bon, mais il manque décidément encore quelque chose pour que cette paroisse devienne rayonnante. Il faudra une intervention venue d'ailleurs pour faire prendre conscience aux paroissiens que c'est à l'aune de leur amour pour l'autre que se vérifie la qualité de leur vie spirituelle. Ainsi, peu à peu, une magnifique conversion des cœurs peut-elle s'effectuer et la paroisse faite de clans se transformer en un lieu où s'expérimente la fraternité.

Un roman charmant, plein d'une légèreté proche d'un souffle qui vient toucher les profondeurs : peut-être parce que nous savons que nous avons tous besoin de vivre ce genre de conversion. — I. Payen de la Garanderie o.v.

STEINMETZ M., **La fonction ministérielle de la musique sacrée**. L'approche originale de la Tradition par Vatican II, coll. Lex orandi - n.s. 7, Paris, Cerf, 2018, 13x21, 384 p., 25 €. ISBN 978-2-204-12929-9.

La constitution *Sacrosanctum concilium* 112 attribue à la musique une fonction ministérielle (*munus ministeriale*). L'expression comporte une connotation ecclésiologique forte qui mérite d'être étudiée. Ceci d'autant plus qu'il s'agit d'un *hapax* du corpus conciliaire qui était d'ailleurs absent des textes préparatoires. Par ailleurs, le Concile qui est d'habitude soucieux de donner de nombreuses sources patristiques et scripturaires de ses affirmations se trouve dans ce cas particulièrement silencieux.

La fonction ministérielle de la musique sacrée mérite donc une analyse théologique minutieuse encore inexistante. L'étude procède en trois étapes. Fidèle à l'intuition du Concile, l'A. entreprend une analyse détaillée des sources patristiques jusqu'en 450. Cela

lui permet de resituer la question de la musique à l'intérieur des relations de l'Église et du monde et de comprendre la vision fortement christologique du chant liturgique.

Dans une seconde partie, l'A. analyse la musique sacrée comme « partie intégrante » de la liturgie. Il fait pour cela une large place au *Motu Proprio* de Pie x sur la musique en tentant de la resituer tant dans le contexte social et ecclésial de son époque qu'à l'intérieur de la tradition de l'Église depuis Jean xxii. Il montre par-là comment la question de la musique liturgique s'inscrit dans une vision du christianisme intégral et tend, déjà au début du xx^e s., à faire droit à la participation active des fidèles.

Ainsi l'A. se trouve-t-il à pied d'œuvre pour analyser ce que représente l'invention de l'expression *munus ministeriale* durant le concile Vatican ii. On ne saurait minimiser l'importance de la dimension ecclésiologique. L'Église se dit à travers sa liturgie. Elle est l'œuvre du Christ total dans laquelle chacun est appelé à exercer une fonction (*munus*) propre. Étonnamment, le *munus* n'est pas confié d'abord aux musiciens, mais à la musique elle-même, comme artisan de dialogue et de communion.

L'A. nous offre une étude passionnante, extrêmement bien documentée et qui appelle en même temps de nombreux nouveaux développements. — G. de Longcamp c.s.j.

STEINMETZ M., **La musique : un sacrement?** La médiation de la musique rituelle comme lieu théologique : une participation à l'épiphanie du mystère de l'Église, Paris, Parole et Silence, 2017, 14x22, 224 p., 18 €. ISBN 978-2-88918-579-5.

L'A. part du constat que la Constitution *Sacrosanctum concilium* 112 confère à la musique sacrée – et non aux musiciens – un *munus ministeriale*, une véritable fonction ministérielle. Or, force est de constater que cet apport

majeur du dernier concile a été largement négligé dans sa réception. Il s'agit donc pour S. de scruter la fonction de la musique sacrée en la rapprochant de la notion de sacramentalité qui traverse toute l'ecclésiologie du Concile.

La musique participe, selon notre A., de l'œuvre de la liturgie qui donne de vivre et d'expérimenter la tension eschatologique propre au mystère chrétien. Pour comprendre la manière dont la musique rituelle s'insère dans cette dynamique, il cherchera à repartir de l'humain de deux manières. D'abord en situant la musique « dans l'ordre infra religieux du rite et du symbole ». Il fonde ainsi la médiation de la musique rituelle comme expression de l'indicible. Ensuite, il cherchera à rendre compte de la sacramentalité de la musique, non pas en partant des sacrements, mais de l'ensemble du dispositif sacramentel – parole et geste – déployé dans l'action liturgique. Ainsi, la médiation de la musique s'exerce à l'intérieur de la médiation du corps ecclésial.

L'inscription dans l'humain par le symbole et la sacramentalité permet à l'A. de faire droit à la dimension cosmique et eschatologique de la musique rituelle. Dans l'expérience qu'elle offre de la réception et du goût du salut opéré par le Christ, elle devient un véritable lieu théologique. Elle permet à l'Église de se constituer comme communauté célébrante. L'articulation du principe christologique et du principe pneumatologique à l'œuvre dans une ecclésiologie fondamentale offre ainsi une critériologie valable pour la musique comme lieu théologique.

Cet ouvrage possède d'immenses qualités. D'abord celle de chercher à penser théologiquement la fonction de la musique sacrée. De plus, le choix d'inscrire cette recherche dans une réflexion globale sur le rite et le symbole lui donne une assise solide. On peut aussi souligner la dimension ecclésiologique de la recherche, cherchant à honorer la dimension eschatologique de l'Église. On regrette pourtant que ne

soit pas fait plus de place à l'étude de la musique comme telle. L'évocation du son et de la phénoménalité de la musique, pour intéressante qu'elle soit, nous paraît trop brève. — G. de Longcamp c.s.j.